

ТРАЈЕСТОЈАЗ

Hors-série / janvier 2012

MOSCOU

Libertés en sursis

LE VENT DE LA RÉVOLTE

C'est une ville qui rayonne par ses appareils culturels : la majesté du Kremlin, la noblesse du Bolchoï et de ses ballets... Une ville où les symboles de l'époque bolchévique côtoient ceux du néo-capitalisme.

Dans un pays où le bakchich est roi, les leaders de l'opposition emprisonnés, la jeunesse hésite entre résignation et rébellion.

Car c'est aussi une ville où, plus que dans le reste du pays, le souffle de la contestation se fait sentir depuis novembre dernier.

Février devrait montrer si le vent de la révolte retombera comme un soufflé ou prendra une nouvelle ampleur à l'approche de l'élection présidentielle.

Pour le peuple russe, c'est la liberté et la justice qui sont en jeu. Rien de moins.

SOPHIE WAHL

TRAJECTOIRE HORS-SERIE

Le magazine de l'École de Journalisme de Toulouse

Directeur de publication : Bertrand Thomas

Conduite éditoriale et graphique : Jean-Paul Bobin

Rédacteurs en chef : Sophie Wahl et Mathieu Molard

Secrétaires de rédaction : Louise Auvitu, Manon Bricaire, Anaïs Gerbaud, Boris Marois et Thibaud Le Floch

Rédaction : Louise Auvitu, Edouard Bonnamour, Marie-Eve Lavergne, Manon Bricaire, Basile Crespin, Anaïs Gerbaud, Blandine Hugonnet, Thibaud Le Floch, Romain Lepetit, Adrien Maillard, Edouard Marguier, Boris Marois, Mathieu Molard, Sophie Wahl

Conception Maquette : Louise Auvitu, Thibaud Le Floch, Manon Bricaire

Imprimeur : GN Impressions, 1925 route de Navidals, 31340 Villematier

EN PARTENARIAT AVEC LE NOUVELOBS.COM

SOMMAIRE

- 4-5 : LIMONOV, LA RÉVOLUTION PUNK
6-7 : SILENCE, ON ENFERME !
8-9 : POTS DE VINS À GOGO
10-11 : DES ROBINS SUR L'AUTOROUTE
12 : LA RUSSIE RETROUVE SON ORTHODOXIE
13 : LE MALAISE DE LA CLASSE MOYENNE
14-15 : LES TADJIKS, CES INDÉSIRABLES
16 : SOIS GAY ET TAIS-TOI
17 : PEUR NOIRE
18-19 : L'IMPOSSIBLE RETRAITE RUSSE
20-21 : GÉNÉRATION BUKOWSKI
22 : ALLER SIMPLE POUR MONTREAL
23-24-25 : GOOD BYE STALINE
26 : GAZETA, L'INDÉPENDANCE À LA RUSSE
27 : « JE SUIS UN VRAI GEEK »
28-29 : LE FOOT DANS LE SANG
30 : MADE IN POUTINE
31 : SUPER SERGEY
32 : LE BLUES DES JEUNES CINÉASTES
33: BALADE À MOSFILM
34 : MASTERSKAYA, ALTERNATIF ET ENGAGÉ
35 : À L'ECOLE DU BOLCHOÏ

CRÉDIT PHOTO

Une : Sophie Wahl
p. 2-3 : Mathieu Molard
p. 4-7 : M. M. et Edouard Marguier
p. 8-9 : S. W.
p. 10-11 : M. M. et E. M.
p. 12 : Basile Crespín et Louise Auvitu
p. 13 : B. C.
p. 14-15 : Anaïs Gerbaud
p. 16-17 : L. A. et Boris Marois

p. 18-19 : Marie-Eve Lavergne
p. 20-21 : Thibaud Le Floch
p. 22-25 : Basile Crespín
p. 26 : Adrien Maillard
p. 27 : M.-E. L.
p. 28-29 : L. A.
p. 30 : M. B.
p. 31 : T. L. F.
p. 32-33 : L. A.
p. 34 : Edouard Bonnamour
p. 35 : B. C.
p. 36 : L. A.



Edouard Limonov

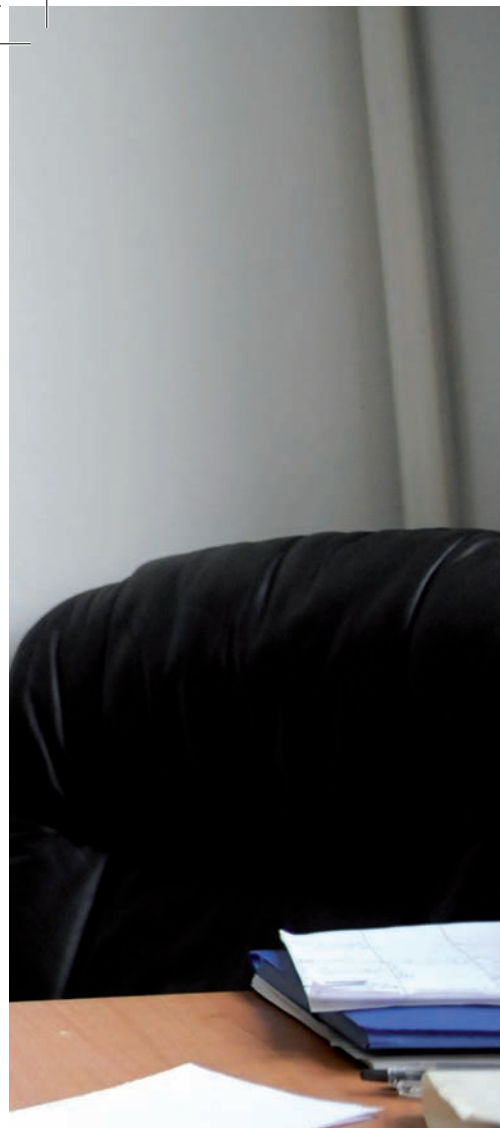
La révolution punk

Anti-héros révolutionnaire, aventurier, écrivain provocateur, Edouard Limonov multiplie les vies comme les controverses. Aujourd'hui face à nous, le chef du Parti National-Bolchévique, interdit et persécuté.

MATHIEU MOLARD ET ÉDOUARD MARGUIER

Mes anges gardiens se contentent d'inspecter rapidement la cour de l'immeuble, puis la cage d'escalier, le palier enfin, donnant sur un petit appartement sombre (...). Edouard, m'apprend l'un d'eux, se partage entre trois ou quatre domiciles dans Moscou, en change aussi souvent que possible, s'interdit les horaires réguliers et ne fait jamais un pas sans gardes du corps – des militants de son parti.» Emmanuel Carrère décrit ainsi son arrivée dans la planque du punk révolutionnaire et sulfureux, Edouard Limonov. Pour nous, un numéro et une adresse. Nous appelons, arrivés dans la cour de l'immeuble. Un seul mastard, les cheveux milongs, blonds, le visage impassible, sort de l'immeuble. Après avoir vérifié notre identité « Fran-zouse ? », il pousse la porte du bâtiment avec les mêmes précautions, jetant un regard inquisiteur sur chaque palier. Arrivé au 4^e étage, il échange

quelques mots à travers la double porte. Elle finit par s'ouvrir. Le moment est romanesque et dans l'entrebâillement apparaît le héros. Pas très grand, le visage grave, le regard aigu et froid. Les mains couvertes de chevalières. Nos sacs volumineux l'inquiètent. « C'est une caméra, pourquoi ? - Pour filmer, pour le site internet. - C'est merde ! » La réponse claque. Nous abandonnons nos affaires dans un couloir étroit. Il nous guide jusqu'à la pièce du fond. Aux murs, quelques photos encadrées et au centre de la pièce – surprise – un sapin de Noël. « Je ne crois pas que vous soyez des journalistes, peut-être des étudiants ou quelque chose comme ça. Mais pas des journalistes ». - Nous tentons d'expliquer notre projet – « Ça ne m'intéresse pas ! » L'échange est tendu. « Allez-y ! » Le personnage écrase par sa présence. Mal à l'aise, assis sur un coin de fauteuil, nous attaquons l'entretien.



« Les ratés du monde ont toujours voulu améliorer leur destin. » Edouard Limonov

sion de la part du pouvoir. Le peuple veut que Poutine s'en aille. Il veut vivre et Poutine nous mène à la mort.

Quand on lit vos livres, on a l'impression que la prise de pouvoir ne peut passer que par une action violente. Est-ce toujours d'actualité ?

Il faut avancer sur ce chemin jusqu'au bout et si les moyens pacifiques ne suffisent pas il faut trouver d'autres moyens mais nous espérons gagner notre liberté sans verser le sang du peuple. (Au fil de la conversation Edouard Limonov semble s'être détendu. Face à l'objectif de l'appareil photo il se laisse aller à quelques commentaires sur le livre de Carrère dont il a lu *"le début et la fin"*. Il est bien, mais ce n'est pas une biographie.)

Il comporte beaucoup d'erreurs ?

Non, mais il s'étonne qu'une personne avec ma réputation puisse être saluée par les partis démocrates. La Russie n'est pas la France, il n'y a pas de frontières rigides entre les groupes idéologiques. C'est une bonne chose finalement. En France le dogmatisme de l'après-guerre a toujours cours. Staline par exemple. Ici on le regarde comme votre Napoléon, qui était aussi sanglant. Chaque pays doit avoir son antihéros national, son tyran.

Vous suivez la politique française ?

J'ai une poignée d'amis qui m'informent. Certains d'entre eux sont des Français traditionnels qui méprisent Sarkozy, cet étranger qui arrive et qui vend la France à l'Amérique. Je pense que ce n'est pas une personne très plaisante. Les gens comme Berlusconi et Sarkozy sont des caricatures.

Vous avez annoncé que vous participerez à la manifestation du 4 février. Pensez-vous que pour que la contestation gagne il faut une unité de tous les opposants ?

Il n'existe pas d'unité sincère. La plupart sont prêts à coopérer avec le pouvoir. Moi je n'approuve pas ça, je pense que c'est un chemin qui mène à l'impasse et à la défaite. Nous participerons bien à ce rassemblement mais nous insisterons sur la nécessité d'adopter un comportement radical.

Vous nous avez déclaré que la plupart des opposants étaient prêts à travailler avec Poutine...

(Nous interrompant) Pas les opposants, mais les leaders de l'opposition, surtout les chefs des partis bourgeois. Mister Nemtsov, qui était au cœur du pouvoir (ndlr : ancien vice-premier ministre passé dans l'opposition), a gâché cette vague d'indignation populaire en menant les manifestants vers la périphérie de la ville. Il faut se rendre directement devant le siège de la commission électorale. On peut forcer le pouvoir à s'exécuter, en frappant à la porte, en disant *"on ne sort pas de cette place si on ne signe pas votre capitulation"*. La stratégie de Nemtsov était peut-être une erreur tragique ou une trahison mais dans tous les cas ça nous a menés à la défaite. Aucune conces-



Limonov l'aventurier

Il est né le 22 février 1943 à Dzerzinsk en URSS. Fils d'officier du NKVD, il fut ouvrier puis truand à Kharkov, poète et tailleur à Moscou. Il débarque à New-York en 1974 et après un chagrin amoureux il tombe dans la pauvreté. De cette période, il tire *Le Poète russe préfère les grands nègres*. En 1982, il s'installe à Paris où il écrit pour *L'Idiot international*. On le retrouve en Serbie aux côtés du criminel de guerre Radovan Karadzic. De retour en Russie, il fonde le Parti National-Bolchévique. Il est arrêté en 2002 et condamné à 14 ans de prison pour *"trafic d'armes et tentative de coup d'état au Kazakhstan"*. Il purgera finalement 2 ans et demi. Après l'interdiction de son mouvement il fonde l'Autre Russie en compagnie du joueur d'échecs Gary Kasparov.



SILENCE, on enferme !

Le pouvoir utilise la prison comme réponse à la contestation. Dans l'indifférence générale, des centaines, peut-être des milliers d'activistes croupissent dans les geôles du pays.

EDOUARD MARGUIER ET MATHIEU MOLARD

J'ai retrouvé la liberté mais ce n'est pas un cadeau de Dmitri Medvedev, c'est une victoire du peuple russe ! » Devant le centre de détention, boulevard Simferopol à Moscou, une centaine de manifestants est venue accueillir l'opposant Sergueï Oudaltsov emprisonné depuis le 25 décembre pour avoir participé à une manifestation non-autorisée qui dénonçait les dernières fraudes électorales. Les bras dressés vers le ciel, le leader du Front de gauche semble amaigri mais en bonne santé, malgré la grève de la faim et de la soif entamée il y a trois semaines qui l'a conduit à l'hôpital. Sergueï Oudaltsov s'adresse immédiatement à ses partisans devant la prison. Ses premières flèches sont dirigées contre le parti au pouvoir, Russie Unie. « Il faut pousser dehors le parti des menteurs et des voleurs. » Il promet même

quelques minutes plus tard de « les mettre en prison ».

Des propos qui pourraient agacer un peu plus le pouvoir et accélérer le retour derrière les barreaux de ce « *prisonnier politique professionnel* ». Ses huit incarcérations en 2011 justifient ce surnom ironique donné par l'avocate Violetta Volkova. Les détentions administratives sont utilisées massivement par le pouvoir russe pour affaiblir l'opposition.

600 ARRESTATIONS EN 2 MOIS

Selon les registres officiels cités par l'organisation non gouvernementale Human Rights Watch, au moins 600 manifestants parmi lesquels des leaders d'opposition, des journalistes et des militants bien connus ont été arrêtés et emmenés dans des commissariats de la capitale,

de Saint-Petersbourg et de nombreuses autres villes de province depuis le 5 décembre, début de la contestation. Il est impossible de connaître le nombre d'incarcérations consécutives à cette vague d'arrestation. Plusieurs dizaines d'entre eux au moins ont rejoint les "centres de détention administratifs" après un procès expéditif bien éloigné des critères internationaux en matière de justice.

Le jeune activiste écologiste Yaroslav Nikitenko (voir pages 10-11) a subi la répression. Quelques jours après sa libération, il a réuni une poignée d'amis pour fêter sa liberté retrouvée. Autour de la table, tous les invités sont des activistes et connaissent bien les dangers qu'ils courent. « *Bien sûr nous prenons de grands risques, mais il faut absolument pousser Poutine dehors* » commente avec détermination Oksana Gerashenko, une jeune du mouvement écologiste. Au même moment, Yaroslav Nikitenko, âgé d'à peine 24 ans, se lève et attire l'attention des convives. Il commence le récit de son arrestation. « *Le 25 décembre dernier, j'étais présent à un rassemblement devant le tribunal à l'occasion du jugement de Sergueï Oudaltsov. Alors que j'étais un peu à l'écart, en train de raconter les événements sur Twitter, la police est venue m'arrêter. Je n'ai rien fait de mal. Je pense qu'ils sont venus parce que mes tweets agacent ou simplement parce que je suis un activiste connu.* » L'arrestation est digne des grandes heures de l'empire soviétique. « *La police m'a refusé le droit d'appeler mes avocats et de prévenir mes proches, alors que c'est inscrit dans la loi. Je connaissais le juge parce que l'avocat Magnitsky (ndlr : décédé en prison) avait prouvé qu'il faisait partie d'un système de corruption*

important. Il est même interdit de séjour aux Etats-Unis. » S'en suit un procès expéditif dans lequel la défense ne pèse pas lourd. Yaroslav est condamné à dix jours de détention pour rébellion et violence sur des policiers. « *La condamnation se base sur un faux rapport de police. Il existe même des vidéos qui le prouvent, mais le juge a préféré croire la version du policier en niant l'évidence* », explique son avocate Violetta Volkova. « *Avant la police tentait de donner un vernis de justice à ces condamnations politiques, maintenant*

elle ne se cache même plus. »

Derrière les barreaux, le jeune homme ne subit pas de violence physique mais il ne peut pas voir ses proches. « *La prison est d'une grande violence psychologique surtout quand on se sait innocent.* » Il refuse de travailler. Des tâches ménagères qui permettent de gagner un peu de confort, souvent une simple douche.

« *Heureusement je n'ai été condamné qu'à une détention administrative.* »

Edouard Limonov (voir pages 4-5), le leader du parti National-Bolchevique a, quant à lui, connu la prison normalement réservée aux prisonniers de droit commun. Deux ans et demi derrière les barreaux. « *En comparaison, l'enfermement administratif c'est un emprisonnement d'opérette. Le 30 décembre dernier l'un de nos militants a été condamné, à Smolensk, à dix ans de prison. Dix ans ! Mon parti a subi le plus lourd tribut sous le règne de Poutine. Près de 210 personnes ont été emprisonnées ou placées dans des camps d'internement.* » Selon le député Ilia Ponomarev « *plusieurs milliers de personnes croupissent dans les prisons russes pour des raisons politiques.* »

« La condamnation se base sur un faux rapport de police. »



À droite : un vieil homme est arrêté pour avoir brandi une pancarte devant la prison.

À gauche : Sergueï Oudaltsov aux côtés de sa femme après sa libération le 4 janvier.



« Ici, on paye des pots-de-vin comme on respire ! »

Selon l'ONG Transparency International, la Russie est le 24^e pays le plus corrompu du monde. Ivan Ninenko, vice-président de l'organisation à Moscou, estime que le problème est structurel mais que la population vient de montrer, via les récentes manifestations, sa prise de conscience, particulièrement dans les grandes villes comme Moscou.

SOPHIE WAHL

En plein cœur de Moscou, l'organisation est installée dans la Haute École d'Economie où elle dirige le laboratoire anti-corruption qui compte une dizaine d'étudiants [photo ci-dessus].

Quels sont les différents types de corruption en Russie ?

La corruption en Russie est systématique. C'est une solution normale pour la plupart des situations de la vie quotidienne, au niveau des citoyens, mais aussi au niveau du fonctionnement de l'État. Les gens peuvent payer un bakchich à un policier pour éviter une amende, mais aussi pour convaincre ce même policier d'enquêter

sur un vol. Il ne faut pas oublier que dans tous les contrats impliquant l'État, il y a un pourcentage de dessous-de-table considéré comme normal versé aux fonctionnaires en charge du dossier.

Quels secteurs cela touche-t-il ?

Le domaine le plus corrompu est celui de la justice et du judiciaire, vient ensuite la santé. Officiellement les soins sont gratuits mais dans

Alerter l'opinion publique

L'ONG Choix Démocratique a mis en lumière un système de fraude visant à procurer au gouverneur de la région d'Irkoutsk, Dmitry Mezentsev, deux millions de signatures. Une condition nécessaire pour se présenter à l'élection présidentielle. Ce proche de Poutine est à la tête du syndicat des travailleurs de chemin de fer est-sibérien. Une candidature « technique » dont le seul but est de légitimer la future réélection de l'actuel Premier ministre en créant un semblant d'opposition.

Le vice-président de l'ONG Igor Drandin a tourné une vidéo accablante. Dans un bâtiment universitaire moscovite, des hommes collectent pour Mezentsev des données d'identités (noms, numéros de passeports...). Elles proviennent de documents vraisemblablement remplis lors d'achats de billets de trains, mais il manque un élément essentiel : la signature de ces soutiens. Ils habitent dans plusieurs villes situées à plus de six heures de transport de la capitale.

Pour Igor Drandin, « c'est bien la preuve d'un système de fraude pré-électoral. Vous croyez qu'ils vont faire un aller-retour pour ajouter leur signature ? » Les chances de voir une enquête judiciaire aboutir sur la question lui semblent faibles mais pour lui le plus important est d'alerter l'opinion publique. « En 3 jours, plus de 200 000 personnes ont visionné la vidéo. Les gens doivent se rendre compte *que ce système est totalement corrompu.* »

la plupart des cas, il faut verser un pot-de-vin. L'éducation est également très touchée, pour l'entrée dans les universités ou l'obtention des diplômes, sans oublier l'immobilier.

Quand dans une ville, un employé de l'État établit une exclusivité de contrat avec sa femme, il y a un problème. C'est ce qui s'est passé à Moscou avec notre ex-maire, Iouri Loujkov.

C'est une réalité admise par le président lui-même. Medvedev a affirmé que c'était une menace pour la sécurité et le futur de la Russie.

Les lois anti-corruption qu'il a lancées depuis le début de son mandat sont-elles une façade ou marquent-elles une véritable volonté de combattre le phénomène ?

C'est difficile à dire. Mais il faut reconnaître que Medvedev a fait des efforts pour faire passer ses lois à la Douma (Assemblée nationale russe, ndlr). Le problème c'est qu'elles ne sont pas appliquées. Et puis, ces lois concernent la corruption à petite échelle, et pas celle des hauts fonctionnaires d'État. Eux, ils sont et restent intouchables.

Si le président veut combattre la corruption, c'est parce qu'elle rend le contrôle de la Russie finalement plus difficile : les dirigeants qui ont acquis leur place grâce à la corruption ne sont pas qualifiés pour leur poste. Leur seul souci est de s'enrichir, pas de faire avancer le pays.

Quel est l'impact de la corruption sur le pays ?

D'un point de vue économique, la corruption peut être positive à court terme parce qu'elle

accélère les procédures administratives. Mais sur le long terme, elle fait fuir les investisseurs étrangers et même russes.

Au niveau de la population, il y a en Russie un climat de crainte assez proche de celui de l'Italie mafieuse. Si quelqu'un veut créer son entreprise, il devra automatiquement faire face à des autorités qui l'en empêcheront ou le contraindront à verser de gros pourboires. Comme il n'y a pas vraiment de protection des victimes ici, les gens ne portent pas plainte car ils ont peur des représailles.

« Il y a en Russie un climat de crainte assez proche de celui de l'Italie mafieuse. »

Les dernières manifestations sont-elles des protestations anti-corruption ?

Oui, cela n'a rien à voir avec un combat pour des salaires plus élevés. C'est un appel à une meilleure qualité de vie, de gouvernement, de respect des droits de l'homme et contre la corruption en général. Les gens admettent peu à peu que la corruption est un problème

majeur et cela, c'est déjà une grande avancée. Ils ont compris que ce n'était pas quelque chose de normal. Ici, on paye des pots-de-vin comme on respire ! Ceux qui étaient dans la rue expriment leur volonté de combattre cela ! Internet et les médias sociaux ont d'ailleurs joué un grand rôle dans l'éveil des mentalités.

Si Poutine n'est pas élu en mars, cela signera-t-il la fin de la corruption dans le pays ?

Personne ne peut croire que tout ira bien s'il s'en va. Mais plus Poutine reste, plus nous aurons de problèmes. C'est ce que nous enseigne notre propre histoire des dirigeants.



Des robins sur l'autoroute

Le premier tronçon de l'autoroute entre Moscou et Saint-Pétersbourg qui traverse la forêt de Khimki suscite de violents affrontements entre les pouvoirs publics et les écologistes. Un chantier sur fond de corruption selon l'association Transparency International, qui met en cause l'entreprise française Vinci.

MATHIEU MOLARD ET ÉDOUARD MARGUIER

Une tranchée de 100 mètres de large coupe la forêt de Khimki dans sa diagonale. La deuxième plus grande forêt de Moscou est décapitée. Le lieu impressionne. Les gigantesques tas de gravas et de terre jonchent le sol du chantier le plus contesté du moment en Russie : la construction du premier tronçon de 43 kilomètres de la future autoroute entre Moscou et Saint-Pétersbourg. Au total, un millier d'hectares d'arbres devront être abattus. Le plus gros a déjà été fait depuis juin dernier. Les nombreuses grumes rappellent cette déforestation. Devant ce tableau, Yaroslav Nikitenko se sent impuissant. « *C'est un désastre écologique* » déplore-t-il. Il est l'un des leaders du groupe des défenseurs de la forêt de Khimki et depuis le début des travaux en juin 2010, ils tentent, lui et ses amis, d'empêcher la destruction de la forêt. Les militants ne contestent pas la construction de l'autoroute. Le projet existe depuis les années 70

et vise à désengorger l'autoroute M10, empruntée tous les jours par 130 000 voitures alors qu'elle est conçue pour en supporter 40 000. Non, les militants contestent le tracé qui passe en plein milieu de la forêt. Pour eux, il serait plus logique de construire la future autoroute le long de la voie ferrée Oktyabrskaya, une ligne droite qui passe juste à côté de la forêt. Ils se battent pour sauvegarder les dizaines d'essences d'arbres qui coexistent. Conifères, feuillus et surtout un bosquet de chênes plantés le siècle dernier.

UN COMBAT DANGEREUX

Cette biodiversité unique n'est pas la seule richesse de la forêt de Khimki. La source de Saint-Georges est également en danger. Les habitants du coin y viennent par dizaines malgré le chemin glissant en hiver pour remplir des bidons parce que l'eau du robinet moscovite est impropre à la consommation. À l'avenir, cette

eau si précieuse pour des centaines de familles risque d'être polluée par l'infiltration dans le sol des hydrocarbures rejetés par les voitures.

Les défenseurs de la forêt de Khimki se battent parfois même au péril de leur santé. « *L'été dernier, nous étions là pour demander les documents prouvant qu'ils avaient les autorisations d'abattre les arbres et les services de sécurité fascistes nous ont violemment battus* » rapporte tristement Roxanna, l'une des militantes du mouvement.

Yaroslav Nikitenko sort les radiographies, soigneusement classées dans une pochette, attestant des blessures. On y voit des nez cassés et des côtes fêlées. « *Ça a été très dur, physiquement comme psychologiquement* » se souvient le militant.

La Fédération internationale des ligues des droits de l'Homme (FIDH) a alerté à plusieurs reprises sur ces violations. En vain. Les associations ont souvent fait le reproche à Vinci de se retrouver mêlé à cette tension. « *On condamne les violences*, se défend Jean-Yves Estrade, manager général de North West Concession Company (NWCC) et porte-parole de Vinci concession. *D'ailleurs, on s'en est plaint au concédant [ndlr, l'État russe], mais nous n'avons aucun levier, c'est un problème russo-russe* ».

CONFLIT D'INTÉRÊT

Face à cette contestation, le président russe Dmitri Medvedev suspend les travaux et crée en juillet 2010 la commission Ivanov, du nom du Vice-premier ministre du gouvernement. Quelques mois plus tard, elle décide de maintenir le tracé parce qu'elle estime que l'autoroute M11 doit impérativement passer vers l'aéroport Sheremetyevo pour participer à son développement. « *Il y a là un parfait conflit d'intérêt* », alerte Ivan Ninenko, directeur adjoint de Transparency International. C'est sans compter les autres points de corruption relevés par cette organisation non gouvernementale (lire ci-contre).

Aujourd'hui, les travaux sont arrêtés pour l'hiver car il fait trop froid pour continuer à couler le macadam. Quatre kilomètres d'asphalte recouvrent d'ores et déjà le sol de la forêt de Khimki. Pourtant, les militants écologistes ne désarment pas. Ils occupent toujours physiquement le terrain. Ils ont remplacé les tentes par un baraquement de chantier dans lequel ils se relaient tous les deux jours. L'endroit est austère mais chaud. Simeon, la peau brûlée par le froid, explique qu'il occupe la plus grande partie de sa journée à chercher du bois pour alimenter le petit poêle du baraquement. « *Nous sommes là pour éviter que des gens ne profitent de l'hiver pour venir abattre des arbres*, raconte-t-il, *c'est une technique interdite alors si nous en voyons, je dois appeler la police* ». Au printemps, ils ont déjà prévu de remettre les tentes et de revenir comme l'été dernier, par dizaines.

Sur fond de corruption

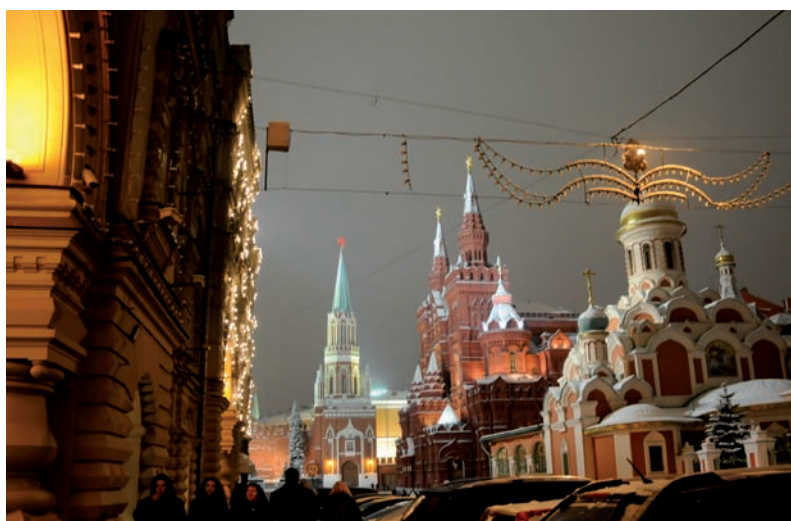
L'État russe a choisi le système de la concession pour construire la future autoroute M11 qui reliera Moscou à St-Petersbourg. L'État ne finance qu'une maigre partie des dépenses et le reste est apporté par l'entreprise qui réalise les travaux. La société se remboursera ensuite en exploitant la route pour une durée de 20 ans. Pour réaliser ce premier tronçon de 43 kilomètres, la Russie a fait appel, en 2009, au français Vinci. Un schéma qui pose problème à l'organisation anti-corruption Transparency International. « *C'est un système nouveau en Russie, nos lois ne sont pas prêtes. Le contrat de concession n'est pas suffisamment transparent* » s'inquiète Ivan Ninenko, directeur adjoint de l'association. Il dénonce également le montage financier de Vinci. L'entreprise doit créer une nouvelle société. Pour ce chantier, il s'agit de North West Concession Company (NWCC), une société de droit russe financée à 50 % par des fonds français : Vinci concession et Vostranss, une société financière syro-libano-française. Les 50 % restants viennent de fonds russes : un apport de la société de transport russe Ntranss, une participation d'Arkadi Rosenberg, un riche oligarque russe et ancien entraîneur de judo du premier ministre Vladimir Poutine et enfin plusieurs sociétés offshore basées dans des paradis fiscaux.

Page de gauche : de gauche à droite et de haut en bas : construction d'un pont ; les icônes freinent les ouvriers ; Yaroslav Nikitenko ; campement des activistes ; une fontaine au cœur de la forêt ; la trouée prévue pour l'autoroute.

Ci-dessous : la forêt de Khimki.



La Russie retrouve son Orthodoxie



La cathédrale Saint-Basile, sur la place Rouge, est le principal emblème de Moscou, au point que beaucoup de visiteurs la confondent avec le Kremlin. D'innombrables lieux de culte se dressent dans le ciel moscovite, symboles d'une religion orthodoxe retrouvée après la chute de l'URSS.

ROMAIN LEPETIT

Depuis la fin de l'ère soviétique, la Russie referme une parenthèse de plus de 80 ans durant laquelle les pratiquants ont été contraints à abandonner les lieux de culte.

Dans un pays majoritairement de confession orthodoxe, l'État rend au compte-gouttes une grande partie du patrimoine qu'il avait pris à l'Église après la révolution de 1917. Lénine avait à l'époque voulu confisquer les biens religieux « avec l'énergie la plus implacable qui soit », selon ses propres mots. Il était reproché à l'Église d'avoir soutenu le pouvoir des tsars et contribué à leur long règne.

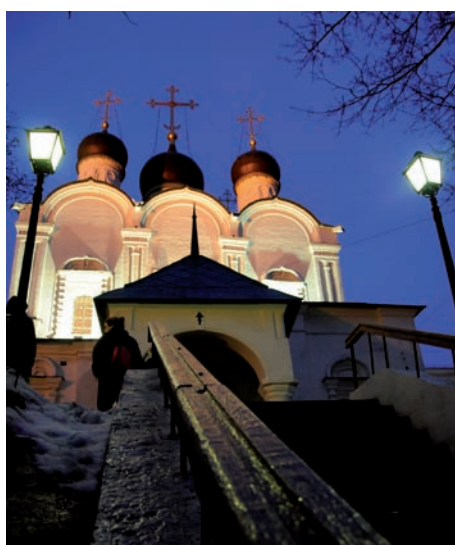
Aujourd'hui, on assiste à un renouveau religieux. Selon les statistiques de l'Institut russe Levada, 56 % des Russes affirment aujourd'hui fréquenter les services religieux, contre 37 % au lendemain de la chute de l'URSS. Cependant, les quartiers périphériques de Moscou, construits durant le règne de l'athéisme soviétique, ont poussé comme des champignons. Certains ne disposent que d'un seul lieu de culte pour 60 000 habitants. L'Église veut ainsi remédier à cette pénurie.

Selon Kyrill, le Patriarche de Moscou et de toutes les Russies, les deux cents églises qui doivent être prochainement construites par les autorités civiles ne sont pas suffisantes. Il en manquerait 600 pour répondre aux besoins des nouveaux baptisés. Le 7 janvier, jour du Noël orthodoxe, les lieux de culte aux bulbes étincelants illuminaient le cœur de Moscou. Les croyants s'y sont massivement recueillis pour pratiquer leur foi.

Ci-dessus : Sur le chemin de la foi dans le quartier de la Place Rouge.

À droite : L'église du Prince Vladimir.

Ci-dessous : Scène de recueillement lors de la veillée de Noël à l'église Saint-Clément.



Le malaise de la classe moyenne

À la fin de l'URSS, la Russie s'est libéralisée, laissant émerger une classe moyenne. Vingt ans plus tard, son évolution est bloquée. Rencontre avec une de ces familles moscovites, inquiète pour son avenir mais qui ne se bat pas pour ses idéaux.

ANAÏS GERBAUD



Il y a quinze ans, Denis et Sophia Koudryachov ont pu s'offrir un appartement de 45 m² dans le quartier Dmitrovsky, à quelques stations de métro du centre de Moscou. Parents d'une adolescente de 13 ans, Valeria, ils ne manquent de rien. Leur salon est confortable, ils possèdent une télévision à écran plat. Ils sont issus de la classe moyenne moscovite, des familles qui subviennent à leurs besoins mais peuvent flancher lors d'un achat immobilier. Il leur reste un peu moins de cinq ans pour être propriétaires. Le couple gagne 4 500 euros par mois mais la moitié part dans le remboursement du prêt de leur appartement. « *C'est un cauchemar* », avouent-ils. Ils se considèrent néanmoins comme des privilégiés. Avec le sociologue Ivan Samson, Marina Krasilnikova, spécialiste au centre d'études sociales Levada est l'auteur du rapport « *La classe moyenne existe-t-elle en Russie ?* ». D'après elle, « *la classe dite moyenne est en réalité la plus riche du pays* », après les oligarques. « *C'est une population qui gagne 1 500 euros par mois minimum, ce qui représente 18 % de la population russe et 35 % à Moscou.* »

« ON N'ATTEND RIEN DE L'ÉTAT »

Si la famille tient autant à ses murs, c'est parce que « *l'acquisition d'un appartement est un substitut à la protection sociale défaillante en Russie* », analyse Ivan Samson.

Pour en arriver lui au métier de journaliste dans diverses chaînes de télévision, et elle de cadre marketing, ils ont étudié cinq à six ans. Enfant,

Denis a vécu dans une *kommunalka*, un de ces appartements collectifs de l'ère soviétique. Mais il ne s'attarde pas sur ses souvenirs. « *De l'URSS, je regrette uniquement le système social* », avoue-t-il prudemment.

« *Aujourd'hui on n'attend rien de l'État !* », lance-t-il. La famille n'a aucun problème pour se soigner mais paie pour consulter dans le secteur privé. Ils ne vont pas au centre médical public du quartier, où « *ils ne soignent pas bien* ». Denis ne compte pas non plus sur la pension de retraite versée par l'État, au montant très symbolique, et se prépare à travailler au-delà de soixante ans.

UN AVENIR FRAGILE

La classe politique, « *qui a grandi dans l'amour de l'argent et du pouvoir* », lui inspire le dégoût. À la prochaine présidentielle, le couple ne sait pas encore s'il va se déplacer aux urnes. Malgré tout, même convaincus de méthodes électorales frauduleuses, ils n'ont pas rejoint les rangs des manifestants en décembre dernier. « *Nous ne voulons pas la révolution, les manifestations sont faites par ceux qui n'ont rien à perdre* ». C'est comme si Denis parlait au nom de toute sa classe sociale.

« *Le statut de cette population reste fragile, acquiesce Ivan Samson. Il est vrai qu'une classe moyenne a émergé à la sortie de l'URSS, mais elle ne s'est pas consolidée. Aujourd'hui, elle est complètement en question.* »

La jeune Valeria a déjà tracé son avenir. Après ses études elle rêve de partir au Japon, « *un pays plus développé* ».

Bientôt propriétaire d'un appartement, la famille Koudryachov vit à quelques kilomètres du centre de Moscou.



Les Tadjiks, ces indésirables

Avec plus de 500 000 ressortissants à Moscou, les Tadjiks forment la première minorité ethnique d'Asie centrale. Indispensables à l'économie moscovite, ces travailleurs de l'ombre sont pourtant souvent l'objet de discriminations et violences policières.

ANAÏS GERBAUD ET BORIS MAROIS

Dans le quartier de Ryazansky, au sud-est du grand Moscou, Shodibek partage son modeste appartement avec sa femme Nozigul, son fils, son frère et une nièce. Une autre famille vit avec eux. En tout, ils sont une quinzaine, originaires du Tadjikistan. La résignation se lit sur leurs visages fatigués. Assis en tailleur, traditionnel bonnet en

laine sur la tête, Shodibek raconte son arrivée à Moscou depuis le Pamir, sa région natale. C'était en 1998 : « *Je suis arrivé par le train. J'ai commencé à travailler comme manœuvre dans un bazar* ». Un très mauvais souvenir : « *Nous étions constamment harcelés par la police. Si on ne leur donnait pas de bakchich, ils nous prenaient nos passeports ou nous frappaient.* » Pendant six ans,

Shodibek a subi les violences des policiers dans le commissariat 51, à côté du marché. Pour lui, aucun moyen de se défendre : « *J'étais en situation irrégulière. Je n'avais aucun droit.* » Maintenant ça va mieux : Shodibek a des papiers et il a pu changer de travail.

Selon une militante de la Fédération internationale des ligues des droits de l'homme (FIDH), spécialiste des discriminations contre les migrants en Russie, ces violences policières contre les immigrés sont davantage dues à la corruption latente qu'à des comportements purement racistes : « *Les policiers, notamment à Moscou, viennent souvent de la campagne et leur salaire est peu élevé. Ils sont tentés d'arrondir leurs fins de mois en rackettant les migrants, en particulier les minorités visibles dont font partie les Tadjiks.* »

UNE CIBLE QUOTIDIENNE

Il y a deux mois, cette violence s'est accrue. Comme les Tchétchènes il y a quelques années, les Tadjiks ont subi les tensions entre la Russie et leur pays d'origine. Le 8 novembre 2011, deux pilotes russes sont condamnés par le Tadjikistan à huit ans et demi de prison, notamment pour « franchissement illégal de la frontière ». La machine s'emballe : en représailles, Moscou accuse ces migrants de propager le VIH ou la tuberculose et d'être des criminels. La peur est relayée dans les médias et les xénophobes s'emparent du mouvement. De jeunes militants du parti Russie Unie manifestent devant l'ambassade du Tadjikistan : « *Ne mordez pas la main qui vous nourrit* ». Le Service fédéral des migrations annonce l'expulsion de 100 Tadjiks dans un premier temps. Selon la Fédération des migrants de Russie, 1 500 sont interpellés. Il est question d'interdire l'accès à l'emploi à tous les Tadjiks alors qu'ils occupent de nombreux postes, notamment sur les chantiers de Moscou. « *C'était terrible, se souvient Shodibek. Beaucoup d'entre nous ont été battus par la police avant d'être emprisonnés et leurs passeports déchirés. On avait peur d'aller au travail.* »

Ce climat délétère a duré à peine deux semaines. Dès que le tribunal tadjik a relaxé les pilotes, l'État russe a aussitôt calmé le jeu. « *Maintenant, la pression est redescendue* », confirme Shodibek. Selon la spécialiste de la FIDH, au total « *300 expulsions ont été officialisées, mais elles se chiffrent certainement au-delà* ». L'ONG Fonds Tadjikistan relativise ces données. D'après l'organisation, les reconduites à la frontière ont été légèrement supérieures en novembre et décembre 2011, mais la moyenne annuelle n'a pas évolué.

Le cas des Tadjiks n'est pas comparable à celui des Géorgiens pendant les années Poutine. En 2006, 5 000 Géorgiens avaient été expulsés de Russie,

lorsque Tbilissi avait accusé des ressortissants russes d'espionnage. Pour la militante de la FIDH, Medvedev « *est plus lisse que Poutine* » et se focalise moins sur un groupe en particulier. Pourtant, d'après une de ses études, cette souplesse est illusoire. « *Il donne un signe clair en appelant à expulser "en permanence" et pas seulement "de temps en temps"* ». Conséquence : la pression des forces de l'ordre est désormais quotidienne.

« JE DÉTESTE CETTE VILLE »

Tohir Kalandarov, anthropologue d'origine tadjique à l'Académie des sciences de Moscou, estime le nombre de ses compatriotes à « *environ un million en Russie, dont 60 % sont basés à Moscou et dans sa province* ».

D'après le chercheur, « *l'immense majorité vient pour des raisons économiques.* » Comme tous les résidents de l'appartement de Shodibek, Hungoma a dû se résoudre à partir : « *Au Tadjikistan, je suis institutrice. C'est un bon statut social mais c'est très mal payé.* » À Moscou, la jeune femme travaille dans une usine de pinces à cheveux. « *Je déteste cette ville, murmure-t-elle. Je ne m'y sens pas libre.* » Dans l'assemblée, tout le monde acquiesce. Après un long silence, Amonbek, grand, le visage émacié, prend la parole : « *Si on gagnait la moitié de ce qu'on gagne ici au Tadjikistan, on rentrerait au pays sur le champ.* »



À gauche : Balayeurs, agents de conditionnement, manœuvres, les Tadjiks sont employés essentiellement pour des travaux pénibles à Moscou.

À droite : Shodibek, arrivé dans la capitale russe en 1998, a subi les abus de la police pendant six ans.

Sois gay et tais-toi !

Depuis 1993, l'homosexualité n'est plus un crime en Russie. Pourtant, les gays continuent de se cacher pour s'aimer. Chaque dimanche, ils sont des centaines à se retrouver en plein cœur de Moscou, au bar Propaganda.

LOUISE AUVITU

Je sais que je suis gay depuis mes 15 ans. Mais ma virginité, je l'ai perdue il y a seulement trois semaines ». À 22 ans, Pavel s'accepte enfin. En parler à ses amis proches ne le gêne plus. Pas question pour autant de s'afficher en public. Et encore moins de se confier à ses parents. « Mon père l'a appris en découvrant des films porno sur mon ordinateur. Maintenant, on évite le sujet tout simplement ». Look de dandy, yeux bleus perçants, le jeune homme étudie la philosophie. Son idole : Roland Barthes. « Lui aussi il était homosexuel. Vous le saviez ? »

Trouver un copain ? Difficile dans une ville où l'on ne parle pas ouvertement de sexe. Impossible donc de savoir combien d'homosexuels résident à Moscou. Pourtant, il y a bien des soirées, dans des lieux où la « gay life » moscovite s'exprime. Leur QG : le Propaganda.

Tous les dimanches, le night-club propose des

soirées gays. Dès 23 heures, on discute entre amis, sous la lumière tamisée de la mezzanine. Les serveurs poussent les tables. « Ici, tout est possible. On est libre », se réjouit Dennis, 25 ans. Son marcel laisse entrevoir un corps sculpté. À quelques mètres, un trentenaire déguisé en policier se fraie un chemin vers le bar. Pas le temps de discuter. « Je suis ici pour m'amuser, rencontrer des hommes. Me lâcher quoi ! » Torses nus, les Moscovites se déhanchent au son d'une musique électro. Plus de tabou, plus de gêne.

UN COUP D'UN SOIR

En retrait, Ivan montre l'application *Iphone* du moment : Grindr. Elle lui permet de discuter avec les gays des alentours. « Le Propaganda c'est le lieu pour un coup d'un soir, mais rien d'autre. Il faut savoir être discret, explique-t-il, pour moi le téléphone, c'est le meilleur moyen de draguer. »

Pavel, lui, va très peu au Propaganda. Seulement entre amis. Non pas qu'il se sente exclu de cette communauté. Il sait simplement que « les Russes ne sont pas prêts et le gouvernement non plus. Oui, les choses commencent à bouger. Mais l'homosexualité est dépénalisée depuis seulement 19 ans. »

Depuis sa création en 2006, la Gay Pride est réprimée par le municipalité de Moscou. L'association LGBT Gay Russia lutte pour que cette marche des fiertés puisse avoir lieu sans encombre. Son ancien président, Nikolai Baev, a même saisi la justice pour autoriser ces rassemblements. « Le droit de manifester fait partie de la Constitution. Nous voulons juste qu'il soit appliqué. Nous sommes allés devant tous les tribunaux russes, en vain. Nous avons tout perdu. La justice est entièrement dépendante du pouvoir exécutif. C'est donc impossible de se faire entendre. » Être un acteur de la société comme les autres. Voilà l'objectif des homosexuels.

2012 sera l'année de l'Élection présidentielle. Alors résignés, Pavel et les autres s'accordent sur une chose : « Poutine sera réélu et il ne fera rien. Il faudra une vingtaine d'années pour que les choses évoluent... pas moins ».

Chaque dimanche, le bar Propaganda organise des soirées gays. Une institution à Moscou.



Peur noire

Comme 41% de la population africaine vivant à Moscou, William Maina a été victime de violences physiques à caractère raciste. Ce jeune étudiant kenyan a malgré tout choisi de rester, en prenant ses précautions.

BORIS MAROIS

Sur les trottoirs enneigés de la banlieue Est moscovite, William Maina se dirige vers l'Aumônerie protestante de Moscou. Fin 2005, ce Kenyan de 26 ans a quitté Nairobi où il vivait avec sa famille, direction l'Université technique de communication et d'informatique de Moscou à 6 300 km de là. À son arrivée, William s'est cru sur une autre planète : « *il faisait super froid et je ne connaissais pas un mot de russe* »

Sur le seuil de l'Aumônerie, l'étudiant est reçu par Daniel Ekat, le directeur de la structure sociale de l'église : « *Nous accueillons principalement des migrants issus de la population africaine*, raconte le directeur. *Nous leur dispensons notamment des cours de russe* » 70 % des bénéficiaires sont des migrants économiques et un certain nombre sont en situation irrégulière. Il n'existe d'ailleurs aucune statistique sur la proportion de ces immigrés clandestins à Moscou. Impossible donc pour les autorités d'avancer un chiffre précis sur le nombre d'Africains dans la capitale.

Pour les migrants d'Afrique, l'Aumônerie est comme un refuge, où chacun peut parler des actes racistes dont il a été victime. Un problème endémique à Moscou. En 2001, face à la multiplication des récits d'agressions xénophobes, l'équipe sociale de l'Aumônerie crée une cellule de veille qui publie tous les ans un rapport détaillé des attaques verbales ou physiques dont a été victime la population africaine à Moscou. « *Les années 2000-2005 étaient une période noire. Il ne se passait pas une semaine sans une agression grave. Maintenant ça va mieux. Les agresseurs*



commencent à être condamnés. Avant, c'était l'impunité totale. » Moscou reste malgré tout une ville dangereuse pour les minorités visibles. En 2009, 41 % des Africains interrogés se sont dit victimes d'agressions physiques. Fin novembre 2011, un étudiant nigérien a été tué à coups de couteau dans le sud de la ville.

« QU'EST CE QUE TU FAIS LÀ ? »

William n'a pas échappé au racisme ambiant. Un soir, il s'est fait tabasser en sortant du métro : « *C'était cinq types bourrés. Ils se sont mis à me poser des questions stupides du genre "qu'est ce que tu fais là ?"* » Un premier coup part. Puis les assaillants se déchaînent. « *Ils n'ont pas supporté le simple fait que je sois dans "leur ville" et que je parle le russe aussi bien qu'eux.* » Heureusement pour William, des passants viennent à son secours.

Depuis, il prend ses précautions : éviter le métro passé une certaine heure, et faire un détour quand il voit un groupe sur le trottoir. « *Tu ne sais jamais ce qui peut se passer.* » Pour plus de discrétion, notre Moscovite de Nairobi a d'ailleurs choisi un nom d'emprunt.

Même si sa vie à Moscou ne lui déplaît pas, William envisage de rentrer au pays : « *Quand, je ne sais pas exactement. Mais maintenant je suis diplômé et j'aimerais travailler au Kenya. Je me sens plus l'aise là-bas...* »

Désormais diplômé en technologie de la communication, William envisage de quitter Moscou pour retourner travailler au Kenya, son pays natal.

L'impossible retraite russe



En Russie, le montant moyen de la pension de retraite est inférieur à 200 euros. Pour s'en sortir, de nombreux retraités n'ont pas encore rendu leur tablier.

MARIE-EVE LAVERGNE

Vestiaires, cantonniers, vendeurs ambulants, nounous... Il est très fréquent que les retraités russes exercent un petit boulot pour arrondir leurs fins de mois. Avec une pension mensuelle moyenne inférieure à 7 700 roubles (200 euros), difficile de boucler un budget. Ludmila, 65 ans, en témoigne. Il y a tout juste dix ans, à la retraite, elle a troqué sa place de secrétaire dans une école contre le poste de garde-robe, 40 heures par semaine. Voilà 50 ans qu'elle a posé ses valises dans la banlieue est de Moscou, au 3^e étage d'une khrouchtchevka, bâtiment typique de l'époque Khrouchtchev. Un appartement de 39 m² « vieux et usé » qu'elle partage avec ses deux enfants et deux petits-enfants. Ses 290 euros ne lui permettent pas de payer médicaments, charges de l'appartement, cours particuliers pour le petit dernier, nourriture pour six animaux, et dépenses quotidiennes pour cinq personnes. Les 365 euros de son salaire lui sont vitaux. Celle que l'on surnomme désormais « Babulya » (mamie) à l'école, a commencé à travailler à l'âge de 18

ans dans une usine et voudrait maintenant s'arrêter, s'occuper de la maison. Quand ? Elle ne sait pas. Dans son école, sept employés sur 35 sont pensionnaires. La plus vieille a 73 ans. Mais Ludmila s'estime chanceuse car certains de ses amis retraités restent sur le carreau. « 65 ans là-bas, c'est comme 85 ici ! Mais les Russes ont l'habitude de supporter beaucoup de choses », analyse Hélène Blanc, chercheur au CNRS et spécialiste du monde slave.

Anatoly, lui, ne se plaint de rien. Chemise à carreaux, petites lunettes carrées et cheveux bien peignés, il fait partie d'une frange plutôt aisée de la population. À 72 ans, il n'a jamais lâché son stylo, plutôt par choix que par nécessité. Ce rédacteur dans une maison d'édition explique que « *comme un mathématicien, travailler est sa raison de vivre* ». Mais le septuagénaire avoue que le côté financier compte aussi, son salaire étant trois fois supérieur à sa pension.

D'autres retraités moins aisés vendent des cartes postales à deux pas de la Place Rouge, en plein cœur de Moscou. Si aucun ne déplore le froid ambiant, certains disent travailler « *par plaisir, pour ne pas s'ennuyer* », alors que d'autres aimeraient prendre leur « *vraie retraite* » rapidement.

39 MILLIONS DE RETRAITÉS

Les raisons qui poussent les retraités à poursuivre une activité semblent être variées, mais toutes convergent vers l'aspect financier. D'ailleurs, pour ne pas perdre les faveurs des plus âgés qui avaient manifesté en masse en 2005, cela fait trois ans que le gouvernement augmente sensiblement le montant des pensions qui devrait être revu deux fois encore en 2012. Des mesures politiques plus qu'économiques, car le niveau de vie des retraités reste très bas. « *La pension est insuffisante d'autant que, contrairement à l'époque soviétique, tout est payant* », explique Hélène Blanc.

Alors que le pays compte 39 millions de retraités, soit plus de 27 % de la population, il est question depuis plusieurs années de repousser l'âge de départ à la retraite, actuellement de 55 ans pour les femmes et de 60 ans pour les hommes.

Mais en pleine campagne présidentielle, Poutine réaffirmait dans un discours, fin 2011, que cette réforme n'était pas au programme.

Certains experts qui pointent des déséquilibres avec des dépenses en hausse et des recettes qui stagnent, l'estiment, eux, inévitable dans un avenir proche.

Reste à savoir si cette mutation du système de retraite russe conduira à l'enrayement du phénomène des « retraités-travailleurs ».

Un phénomène d'autant plus déplorable que l'espérance de vie est seulement de 64 ans pour les hommes et de 75 ans pour les femmes.



Ci-dessus, de haut en bas : Ludmila, 65 ans, perçoit 290 euros de retraite. Insuffisant. 40 heures par semaine, elle est garde-robe dans une école pour 365 euros.

Tatiana, 60 ans, pro-Poutine, est satisfaite de sa pension de 290 euros par mois. Elle affirme vendre des cartes postales par plaisir, pour tromper l'ennui.

Anatoly a 72 ans. Cet intellectuel quadruple le montant de sa pension (365 euros) en étant correcteur-rédacteur dans une maison d'édition. Page de gauche : Nina, 62 ans, aimerait arrêter de travailler dans un an. Difficile quand le montant de sa pension, 170 euros lui permet à peine de payer son loyer à Moscou.



Ils sont nés sous Gorbatchev et ont grandi sous Eltsine. La République présidentielle de Poutine a fini de dégoûter de la politique une partie des jeunes Moscovites. Le soir, dans les banlieues de la capitale, le slogan « Tous pourris » côtoie le « In drugs, we trust ». Immersion au cœur de la nuit.

THIBAUD LE FLOCH

Je me retrouve à Odintsovo, une cité-dortoir située à une vingtaine de kilomètres de Moscou. La ville est triste. Les barres d'immeubles datant des années soixante

n'ont que faire de la neige qui tombe sans cesse.

Perdue au milieu de tout ce béton subsiste une vieille bicoque en bois qui sert désormais de squat aux jeunes de cette ville. « *On paye les flics pour qu'ils nous laissent tranquilles ici.*

C'est notre seul endroit de liberté », assure Alexandreï avant d'aspirer une grande bouffée de marijuana contenue dans une bouteille en plastique.

Sur la vingtaine de jeunes venus boire, fumer et danser sur de l'électro, aucun n'est allé manifester en décembre dernier. « *À quoi ça servirait ?*, s'interroge Beavis, 26 ans. *Ce n'est pas le peuple qui décide du sort du pays. Ce sont les oligarques.* »

Au cours des conversations avec ces jeunes, c'est toujours le même mot qui revient : *олигарх* - « oligarque ».

« *À ton avis, qui a placé Poutine à la tête de la*

Russie? Les oligarques. Ils ont pris cet inconnu pour être sûrs que leur fortune soit protégée. Et ils feront tout pour que ça continue comme ça », ajoute-t-il.

DROGUE, ALCOOL ET XÉNOPHOBIE

Au fil de la soirée, le « fumoir » improvisé où trône un piano hors d'âge devient de plus en

plus enfumé. Les douilles de marijuana s'enchaînent à un rythme industriel. À croire que l'esprit stakhanoviste est toujours vivace en Russie. L'un des jeunes me prend à part. Il veut me faire découvrir le premier étage de la maison.

Surprise : c'est l'une des permanences du parti libéral-démocrate. Les murs sont tapissés de banderoles « Poutine dehors » et de portraits du leader du parti,

Vladimir Jirinovski. Un populiste qui prône, entre autres, l'interdiction de toute revendication de la part des homosexuels, l'interdiction de l'avortement et l'autorisation du port d'armes

« À quoi ça servirait d'aller manifester? Ce n'est pas le peuple qui décide ici. »

K
en Russie « afin que les criminels ne soient plus les seuls à détenir des armes. » Au 1^{er} étage, le bureau d'un parti très à droite sur l'échiquier politique russe et, au rez-de-chaussée, une fête techno où les jeunes carburent au vin ukrainien, à la marijuana et aux acides. Le mélange est audacieux et étonnant. « Mais on ne fréquente pas ces gars-là, m'assure Beavis. Ils ne viennent qu'en journée. Le soir, la maison est à nous. » Mais tous ne semblent pas dédaigner les idées xénophobes également véhiculées par Vladimir Jirinovski, vu leurs propos sur les Noirs, « des animaux », et par quelques saluts nazis – pour lesquels je n'ai pas eu besoin de traduction.

« TOUT ÇA C'EST DES CONNERIES »

Pour eux, les « libéraux-démocrates » et tous les autres partis ne sont que des fantômes. Aucun n'est allé voter pour les élections législatives de décembre. Je demande alors à Beavis s'il pense que le vote des jeunes peut changer les choses en Russie. Sans me répondre, il fouille dans la poche de son manteau et en sort un bout de shit, le pose sur sa cigarette incandescente et enfourne le tout dans une bouteille en plastique. Beavis pose ses lèvres sur le goulot et aspire toute la fumée hallucinogène. Puis il me tend la bouteille en lançant : « Tout ça, la politique, le vote, c'est des conneries. Essaie plutôt ça mec. Ça, ça marche. » Une philosophie qui aurait certainement plu à l'écrivain Charles Bukowski qui écrivait : « La différence entre une démocratie et une dictature, c'est qu'en démocratie tu votes avant d'obéir aux ordres, dans une dictature, tu perds pas ton temps à voter. »

À gauche : Beavis et Rita tuent le temps dans un parc de Moscou.

À droite et ci-dessous : Les petites cours moscovites sont propices aux plaisirs artistiques et illicites.



Aller simple pour Montréal



« Go west ! » disait le tube des années 70. Vingt ans après la chute des frontières il est toujours d'actualité. Depuis 2008, près de 1,3 millions de jeunes Russes très diplômés ont quitté leur pays, comme Natalya. Son périple au-dessus de l'Atlantique est pour bientôt.

SOPHIE WAHL

Dans la cuisine aménagée, sur le réfrigérateur, la collection de magnets aux noms de capitales européennes côtoie les bibelots souvenirs. La décoration en dit long sur le goût pour le voyage de la jeune femme. Prague, Bruxelles, Rome, Berlin... Son préféré ? « *La France* », répond-elle sans hésiter. Mais dans trois mois, c'est un aller simple pour Montréal que Natalya s'apprête à prendre avec Sacha, son compagnon. Le couple concrétise un rêve qu'ils forment depuis la fin de leurs études universitaires : aller s'installer à l'étranger. « *Je suis excitée même si mes amis me manqueront beaucoup...* », avoue-t-elle.

Pour cette francophile, « *la destination s'est décidée de façon assez naturelle.* » Et puis le Québec est une des destinations les plus accessibles pour les Russes grâce à des programmes spécifiques. Le couple vient d'obtenir son visa permanent. Même Xavier, leur chat, a son passeport.

EN QUÊTE DE SÉCURITÉ

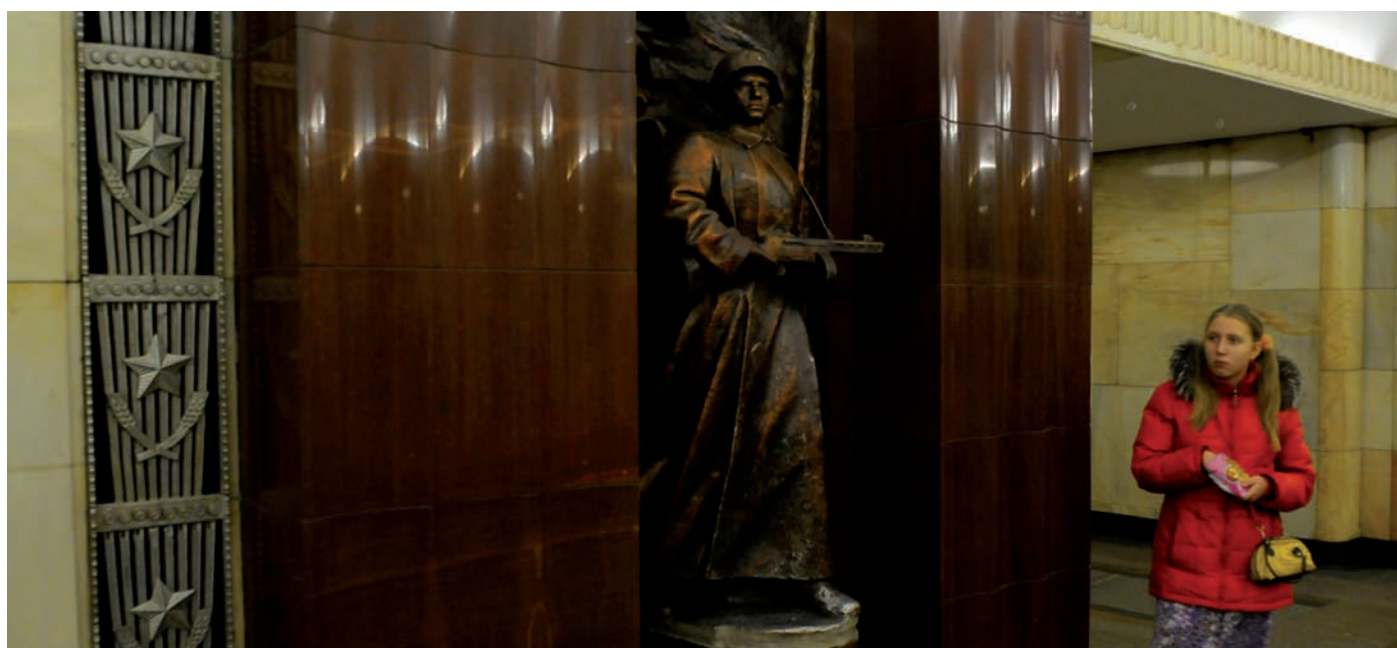
Comme Natalya, ils sont entre 200 000 et 300 000 chaque année à quitter leur pays par peur de la police, de l'instabilité économique, en quête d'un meilleur salaire ou d'un meilleur niveau de vie. La jeune analyste en informatique ne se plaint pas de sa rémunération moscovite. « *Je*

pense que nous n'aurons pas un salaire plus élevé à Montréal mais la qualité de vie n'aura rien à voir. » Employée d'une grande entreprise internationale, elle touche environ 2 000 euros par mois. Mais même en ajoutant le salaire de son compagnon (3 000 euros par mois), ils n'ont pu investir que dans un immeuble de 50 m² à environ 10 km du centre ville, dans un quartier dortoir envahi de barres d'immeubles à perte de vue. « *Et puis dans ce pays riche de matières premières, nous ne pouvons même pas boire l'eau du robinet, et les instruments des hôpitaux publics datent de 1970 !* », se plaint-elle.

Mais la vraie raison est plus profonde : « *C'est à cause de ces deux là !* », soupire Natalya en désignant une image animée qui montre Poutine ou Medvedev suivant l'inclinaison. « *Je n'ai rien contre eux personnellement, mais je pense à mes parents qui ont une pension de 100 et 200 euros alors qu'ils étaient professeur à l'université et pianiste.* » Dans ce pays où seules les professions liées au pétrole et au gaz sont très bien rémunérées, le sentiment d'injustice est grand. « *Ici les capitaux des ressources ne sont partagés qu'entre 1 % de la population. Moi j'en suis consciente parce que j'ai pu comparer avec d'autres pays. La plupart des Russes ne s'en rendent même pas compte.* » Si l'émancipation du peuple russe est loin d'être parfaite, elle est en marche.

Natalya et son mari Sacha réalisent le rêve qu'ils forment depuis près de 6 ans.







Moscou, la plus grande ville d'Europe, est à l'image de l'histoire de la Russie : contrastes saisissants et paradoxes font de l'ancienne mégalopole soviétique une vitrine de la société capitaliste, où sont omniprésents les vestiges d'une gloire pas si lointaine.

Luxe et consumérisme à l'occidentale côtoient partout les monuments immortalisant les héros de l'URSS. Les fastes du métro moscovite rappellent en chaque instant que la Russie a naguère combattu ce monde capitaliste, avant de lui ouvrir ses portes.

Clin d'œil de l'Histoire, quelques mois après la perestroïka, la première enseigne occidentale à s'installer à Moscou fut *MacDonald's*.





Gazeta, liberté contrôlée

Répression politique, crise économique : depuis 12 ans les journalistes du web-journal Gazeta.ru tentent d'informer sur les sujets consensuels ou sensibles dans un État où la liberté de la presse reste partielle.

ADRIEN MAILLARD

Les regards sont concentrés, les visages jeunes. Dans l'immense salle de rédaction de Gazeta.ru, les journalistes pianotent sur leurs ordinateurs, les yeux rivés sur les écrans qu'ils ne quittent que pour discuter avec un collègue ou regarder distraitemment les « breaking news » sur les chaînes 24/24. Le site d'information en ligne qui emploie une centaine de personnes a été créé en 1999. Une naissance précoce dans l'univers des « pure players » qui a vu accoucher Rue89 et Mediapart en 2007 en France. Un point commun avec ses cousins français pourtant : l'indépendance. Dans un pays qui connu 70 ans de dictature et une transition démocratique difficile, l'exigence de la liberté de la presse semble plus dure à assouvir que dans l'Hexagone. Pourtant Anton Kostylev, rédacteur en chef adjoint relativise : « *Nous ne sommes pas liés au pouvoir, ce sont les publicités qui permettent de financer les salaires, la gestion du site.* » Le journaliste tempère toutefois avec ironie, « *un journal russe qui traite tous les sujets est considéré comme un média d'opposition* ».

DES ARTICLES CENSURÉS

En décembre, les manifestations qui suivent les résultats des élections législatives sont une aubaine pour la libérale Gazeta. Twitter, Facebook, les réseaux sociaux sont des armes

redoutables pour les rédacteurs qui fournissent des informations immédiates à leurs lecteurs. « *Nous avons sept journalistes dans les manif, indique Anton Kostylev. Ils twittaient et faisaient des vidéos en live.* »

Le mouvement de protestation offre un espace de liberté, et de nouveaux lecteurs aux médias russes. Gazeta.ru, fréquenté par quelques 500 000 internautes, voit son nombre de clics passé à un million au lendemain des élections. Un succès, même si les rédacteurs restent prudents dans une Russie où de nombreux reporters ont été abattus ou tabassés dans les années 2000, dont un de la Gazeta, qui a eu les deux bras cassés par la police lors d'une manifestation. « *Même à la Gazeta.ru, qui s'adresse à un lectorat aisé, intellectuel, mais grand public, on est victime de censure, explique Sacha Artemiev, journaliste à l'international. Certains articles et photos jugés trop critiques envers Poutine ont été enlevés du site.* » La survie du journal en dépend, dans un pays où une Commission de surveillance des communications peut fermer un média au bout de deux avertissements sur un an. « *Heureusement, en année électorale, une loi protège les journalistes politiques du licenciement, poursuit le journaliste, souriant. Et je peux vous dire que tous nos rédacteurs, même à la rubrique culture ont écrit au moins un article sur Poutine !* »

La Gazeta est un des 1^{ers} journaux en ligne créés dans le monde.
Au premier plan : Anton Kostylev

« Je suis un vrai geek »

Pas encore 30 ans mais déjà de l'or au bout des doigts. Semyon Voinov a créé l'un des jeux vidéo les plus vendus au monde : « Cut the Rope ».

MARIE-EVE LAVERGNE ET MANON BRICAIRE

Pantalon large, sweat à capuche, tee-shirt imprimé et cheveux mi-longs, Semyon Voinov a le look parfait d'un ado. La galanterie en plus. Ce Moscovite de 29 ans est à l'origine d'une création connue dans le monde entier : « Cut the rope » (Coupe la corde). Application pour smartphones et tablettes bien connue des utilisateurs. Le jeu se maintient depuis plusieurs mois dans le top 10 des jeux les plus vendus au monde.

Le principe est simple : jeter dans la gueule de Niam Niam, une grenouille plutôt comique, un maximum de bonbons en coupant une corde.

Comme s'il tenait à ignorer un succès illustré par plus de 60 millions de téléchargements, le jeune homme reste simple, voire timide. Lorsqu'on lui demande s'il se considère comme un geek, Semyon, rougit un peu et baisse les yeux, un sourire au coin des lèvres : « *je passe en moyenne 10 heures par jour devant mon ordinateur, alors oui, je crois que je suis un vrai geek* ».

« UN PERSONNAGE ATTACHANT »

C'est à l'âge de 8 ans que sa passion pour les jeux vidéo se révèle. Aux côtés de son frère jumeau, il passe des heures devant les écrans. Mais en véritable génie de l'informatique, il ne tarde pas à s'ennuyer. « *On terminait tous les jeux trop vite,*

il nous fallait quelque chose de plus », insiste-t-il. Sans se douter de la suite des événements, il apprend les rouages de la programmation, et se lance dans la création de jeux vidéo. « *Au début, c'était des animations simples dans lesquelles des personnages se déplaçaient en deux dimensions* ». Des années d'expérience lui permettent d'analyser les raisons d'une réussite : « *Il faut que le personnage soit attachant et qu'il plaise à tous les publics* ». Le succès est au rendez-vous.

Depuis son enfance, Semyon a créé une quarantaine de jeux vidéo, mais cela fait à peine deux ans qu'il gravite dans le monde des grands avec une société, « ZeptoLab », et des locaux professionnels. Une nouvelle vie que le Moscovite tente d'apprivoiser en douceur. Prudent, il refuse catégoriquement d'évoquer son salaire ou que des journalistes rencontrent sa mère et son frère avec qui il vit. « *Les interviews et tout le reste, c'est nouveau pour moi, je veux laisser ma famille en dehors de ça.* »

Si le jeune homme tient à rester secret sur sa vie personnelle, il ne veut pas non plus donner les détails de sa prochaine création. Le voile devrait se lever dans les mois à venir.

En attendant, le succès de « Cut the Rope » n'en finit plus : le jeu vient de faire son apparition, il y a quelques jours, sur navigateur internet.



Semyon Voinov, le jeune génie russe du «phone game».

Les groupes d'ultras et de hooligans ont émergé des ruines de la Russie post-communiste. Ces deux mouvements sont partis il y a 15 ans de l'idée de faire un doigt d'honneur à des règles liberticides dans les stades. À six ans de la première coupe du monde organisée par la Russie, ils sont parmi les plus structurés au monde.

ROMAIN LEPETIT



Le rendez-vous est donné en plein cœur de Moscou. Non loin d'une bouche de métro où un supporter, Igor Sviridov, a perdu la vie il y a un an ; provoquant des émeutes dans le Moscou historique. Ilya prend la direction du Hardcore Café, le repaire des *hooligans* du *Spartak*, l'un des clubs multisports de la capitale russe avec le *CSKA*, le *Dynamo* et le *Lokomotiv*. Dans cet établissement fréquenté par des patriotes parfois proches de courants extrêmes, mieux vaut montrer "patte blanche".

Ilya commande un côtes-du-Rhône, cru 2006. Il sert la tablée et remplit les trois verres d'une traite, à ras bord. La bouteille a déjà rendu l'âme. « *En déplacement, on n'arrête pas de boire* », sourit le gaillard de 25 ans en renfonçant le liège sur le goulot.

Qu'on se le dise, Ilya est un ultra. Pas un *hooligan*. Il vit pour les performances de son équipe, pas pour la castagne. Ce technicien dans l'aéronautique ne rate pas un match de son club depuis six ans. Au point qu'il lui est impensable de ne pas faire le déplacement annuel de 10 000

kilomètres à Vladivostok. L'autre bout du pays. Le bout du monde. Une autre Russie, coincée entre la Mongolie, la Chine et la Corée du Nord. 14 jours de transsibérien aller-retour pour 90 minutes passées dans les tribunes.

« ON NE TUE PERSONNE »

Ilya se rend également à tous les matchs de l'équipe de hockey du *Spartak*. « *Pourtant j'ai horreur du hockey, c'est nul. Mais j'ai le Spartak dans le sang.* »

Ses relations chez les *hooligans* l'ont parfois poussé à prendre part à des bagarres. À claquer quelques uppercuts bien sentis. À en prendre aussi.

« *À Saint-Pétersbourg, je me suis fait exploser la tête. J'ai eu la mâchoire, le nez et des côtes cassés. J'ai dû boire du petit lait à la paille pendant un mois.*

Mais sinon c'est sympa. Tu vas dans les bars. Tu bois, tu bois, tu bois. Tu vas ensuite dans la rue ou dans les forêts et tu te bastonnes », explique-t-il avant de relativiser à sa manière. « *Ça va, on ne fait rien de mal. On ne tue personne.* »

Kyrill est l'un des chefs des *Capitals*, un groupe de *hooligans* d'un club ennemi: le *Dynamo*.

« À Saint-Pétersbourg, je me suis fait exploser la tête. »



Le foot dans le sang

Au Hardcore Café où se retrouvent ultras et hooligans du Spartak Moscou, Ilya raconte son quotidien rythmé par la vie de son club : déplacements lointains, virées nocturnes et parfois la violence entre supporters.

Comme beaucoup, cet homme de 28 ans préfère avancer masqué. Hors de question de rencontrer directement des journalistes. La rencontre se fera sur internet. « *C'est plus fiable avec Skype, les flics ont plus de mal à décrypter nos conversations.* » Et puis Kyrill a une vie professionnelle et familiale à préserver.

Il est marié et fait de l'audit financier pour une grande entreprise internationale. Costard-cravate la semaine. Cagoule le week-end. « *Tu ne peux pas suivre ton équipe si tu n'as pas de pognon.* ». Cela représente un coût de faire 34 heures de route pour se rendre au stade de Grozny en Tchétchénie ou encore 55 heures de voiture pour aller à Tomsk, en Sibérie.

À 200 CONTRE 200

Et puis, il faut de quoi financer l'entraînement à la baston. En Russie, les *hooligans* n'ont rien à voir avec leurs homologues d'Europe de l'ouest. « *Le hooligan russe est sportif, ne boit pas et ne fume pas la semaine* », explique Ronan Evain, chercheur à l'Institut géopolitique de Paris et spécialiste du hooliganisme russe. « *Souvent ils ont une bonne voire très bonne situation professionnelle et une vie familiale bien rangée. Ils s'entraînent la semaine*

en salle de sport pour être au niveau des fights du week-end. »

Kyrill a déjà subi un enfoncement du visage et a eu un bras cassé. Mais selon lui « *les fights, c'est un vrai sport avec une grosse montée d'adrénaline.* » Et avec un code d'honneur entre *hooligans* : le « *fair-play* », comme il disent. Ils se battent toujours à nombre égal et à main nues. « *Nous sommes des hommes. Pas des animaux, contrairement aux Serbes ou aux Caucasiens qui te plantent au couteau. On s'est déjà retrouvé à 200 bonhommes contre 200. Même si on se met sur la gueule, on a beaucoup de respect pour nos adversaires.* » Surtout pour les Polonais. « *Des mecs super forts. Bien sûr, il y a quelques trous du cul chez les autres qui ne respectent rien.* » Lorsque qu'un hooligan est à terre, son adversaire est censé le laisser respirer. « *Au pire tu l'aides à se relever pour lui en remettre une.* »

Le hooligan du Dynamo assure qu'en général tout se termine plutôt bien. « *On recherche tous la même chose : s'éclater, prendre des risques et mettre une bonne raclée. Mais on sait très bien que malgré les règles, un drame peut arriver. Mais, tu sais, c'est la même chose pour un match de boxe ou de rugby...* »



Made in Poutine

Antonina Shapovalova a 24 ans, et depuis trois ans elle crée des lignes de vêtements à l'effigie des dirigeants politiques. Une nouvelle destinée cousue de rencontres opportunes.

BLANDINE HUGONNET



La vie d'Antonina n'est que « *pur produit du hasard* ». Pur ? En réalité, des personnalités politiques se sont chargées de son sort. « *Tout commence en 2008* », lors d'un camp de jeunes pro-Poutine. Antonina Shapovalova a déjà participé à ces forums d'été rythmés par des activités politiques. Mais cette fois, rencontre inattendue : « *le président Dmitri Medvedev est venu nous voir, par surprise.* » Pleine d'humour, la jeune fille tape dans l'œil du Président. Ou plutôt son T-shirt, sur lequel il est écrit : « *Multipliez-vous, c'est agréable et c'est utile !* » « *Il a vu mon haut, a ri et m'a demandé de devenir créatrice de mode* ». Ce T-shirt, elle l'a créé pour ses amis, pour rire. « *Le Président me les a achetés et il m'a dit : tu dois les vendre, je vais t'aider à trouver des fonds* ». Un jour à marquer d'une étoile rouge.

LE PARTI DE L'HUMOUR

C'est comme ça que l'étudiante en économie devient créatrice de mode dans la capitale russe. Deux mois plus tard, un coup de fil. « *C'était l'administration présidentielle. On m'a dit que le Président allait me faire un cadeau.* » Antonina a droit à son premier défilé à la *Fashion Week* de Moscou, organisé et financé par la présidence elle-même.

Cette jeune femme nature n'avait jamais rêvé de devenir créatrice. Mais la chance, ça n'arrive pas tous les jours. « *Je me suis dit, tu dois devenir*

designer, obligé ! » Depuis, Antonina dessine, invente et s'amuse surtout.

Mais attention, dans le monde de la mode, l'humour a ses limites. À ses débuts, Antonina crée notamment des T-shirts prêt-à-porter. C'est ce qui se produit le plus vite et se vend le mieux. Ils seront à l'image de celui qui a plu au président : drôles et parfois même, provocants.

Mais l'été dernier, Vladimir Poutine, en personne, vient lui remonter les bretelles : « *une jeune créatrice ne peut pas dessiner ce qu'elle veut !* » Antonina doit rester politiquement correcte. Elle venait juste de vendre des vêtements et sous-vêtements sur le premier ministre : « *Putin party* », « *Putin the best* », « *Vladimir, I'm with you* ». Et ça marche, « *Poutine est très populaire !* » La créatrice n'a pas froid aux yeux : « *Monsieur Poutine, ce ne sont pas mes T-shirts qui se vendent bien, c'est vous !* » Désormais, Antonina doit faire valider ses collections à Vladimir Poutine. Des collections toujours aussi cocasses, mais plus un mot de politique.

De toute façon, pour Antonina, les Russes ne pensent pas au sens politique de ses créations. « *C'est parce que vous n'êtes pas des journalistes de mode que vous ne voyez que le message politique, mais moi je fais du design et du business, pas de la politique.* »

La jeune créatrice connaît le succès mais aussi la censure de ses propres mécènes.

Ce jeune Moscovite s'est fait connaître en Europe grâce à une bande dessinée mettant en scène Poutine et Medvedev. Rencontre avec un poil-à-gratter du politiquement correct.

THIBAUD LE FLOCH

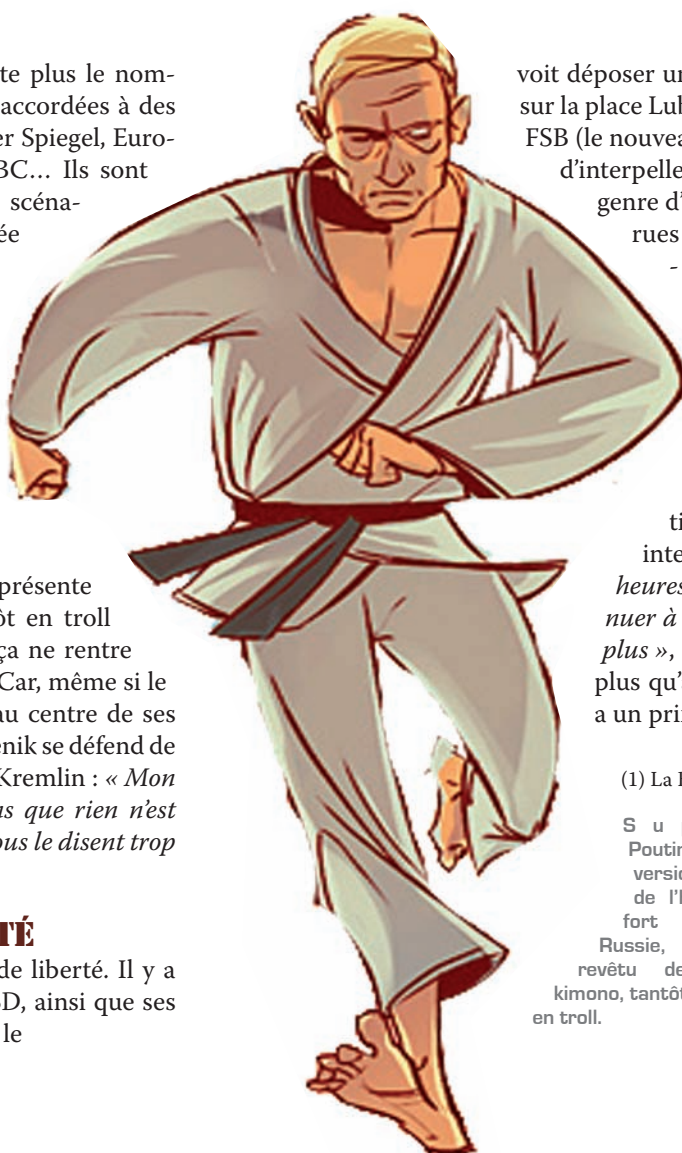
Super Sergey

Sergey Kalenik ne compte plus le nombre d'interviews qu'il a accordées à des médias occidentaux. Der Spiegel, Euro-news, Le Monde, la BBC... Ils sont nombreux à avoir rencontré le scénariste de SuperPoutine, sa BD créée sur Internet et déjà lue plus de 10 millions de fois. Pourtant, ce jeune moscovite de 26 ans est un véritable inconnu en Russie. « *Les grands médias russes ne veulent pas parler de nous* », lâche-t-il d'un air las.

En Russie, les principaux médias sont corsetés par le pouvoir politique. Alors une BD (1) qui présente Poutine, tantôt en judoka, tantôt en troll issu du jeu World of Warcraft, ça ne rentre pas dans l'information officielle. Car, même si le tandem Medvedev-Poutine est au centre de ses quatre premières BD, Sergey Kalenik se défend de tout prosélytisme en faveur du Kremlin : « *Mon seul but est de montrer aux gens que rien n'est tout blanc ou tout noir, comme nous le disent trop souvent les médias officiels.* »

LE PRIX DE LA LIBERTÉ

Internet est devenu son espace de liberté. Il y a posté ses tweets, ses nouvelles BD, ainsi que ses vidéos. Sur l'une d'entre elles, on le



voit déposer une statue de Poutine en kimono sur la place Lubyanka, juste en face du siège du FSB (le nouveau nom du KGB). Une façon d'interpeller les Russes, peu habitués à ce genre d'happening dans les

rues moscovites et de se moquer - gentiment - de l'homme fort de la Russie. Sergey montre sa dernière vidéo, réalisée pour le Parti pirate russe. Il les a rejoint récemment pour militer en faveur d'un internet libre et libéré de tous copyrights pour les créations. Tout à coup, la connexion internet s'arrête. « *M... ! Il est trois heures du matin. Si je veux continuer à surfer sur internet je dois payer plus* », explique-t-il dépit. En Russie, plus qu'ailleurs, la liberté de s'exprimer a un prix.

(1) La BD de Super Poutine est à découvrir sur <http://superputin.ru>

Super Poutine, la version BD de l'homme fort de la Russie, tantôt revêtu de son kimono, tantôt grîmé en troll.

Le blues des jeunes cinéastes

Primés et nominés dans de nombreux festivals, Sergei Loban et Marina Potapova déplorent un système qui ne donne pas sa chance aux jeunes cinéastes.

ADRIEN MAILLARD ET
LOUISE AUVITU

Au pays d'Eisenstein et Tarkovski, rafler les prix de cinéma ne garantit pas le succès en salle. Sergei Loban, réalisateur, et la scénariste Marina Potapova en sont persuadés : le système du cinéma russe ne favorise pas la création indépendante. Installés dans leur studio loué dans un entrepôt rénové en centre culturel, les deux amis amusés, exhibent les nombreux trophées remportés par leurs films. Dernier récompensé : leur *Chapiteau Show* a remporté le prix spécial 2011 au Festival international du film de Moscou.

« En Russie, il y a deux catégories de films, explique Sergei Loban. Le cinéma commercial plein de clichés et destiné à rapporter de l'argent, les idéologiques qui suivent la ligne du gouvernement et au milieu, les films indépendants qui se débattent. » D'après Sergei, même le célèbre Nikita Mikhalkov, le réalisateur du *Barbier de Sibérie* ne serait plus dans les petits papiers de Poutine. « Pourtant c'est un génie, confie le réalisateur, moqueur. Il sait à la fois comment flatter le pouvoir et se faire bien voir des critiques et du public international. »

POTS-DE-VIN CONTRE SUBVENTIONS

Les jeunes créateurs avouent qu'il est très difficile d'obtenir des subventions. Les aides de l'État sont un vrai casse-tête bureaucratique que seuls les producteurs les plus malins peuvent contourner. Ironie russe : les pots-de-vins servent alors à obte-



nir des financements pour les films.

Quatre ans, c'est la durée qu'il aura fallu pour produire *Chapiteau show*. Destiné dans un premier temps à être une série télé, l'équipe a dû revoir ses ambitions budgétaires. Le producteur a subi une banqueroute lors de la crise de 2008. Il en ressort un film original de plus de trois heures. « Nous proposons des entractes au milieu de la projection » sourit Marina. Déjantés, colorés, les personnages se croisent dans les paysages de Moscou ou des plages ensoleillées de Crimée.

L'amour, l'amitié, le respect et la solidarité sont les quatre volets du film. De belles idées qui semblent bien éloignées de la Russie actuelle. Les deux auteurs critiquent une société toujours chargée d'inégalités même si les choses ont évolué depuis les « horribles » années 90. « On est descendu dans la rue pendant les manifs de décembre, expliquent Marina et Sergei. Mais il n'y a aucune alternative politique à Poutine pour le moment. L'avenir de la culture russe nous fait peur. »

Sergei Loban et Marina Potapova ont un nouveau projet. Ils veulent créer une série télévisée autour du théâtre.

Balade à Mosfilm



Tous les grands réalisateurs russes ont un jour franchi le seuil de ces studios mythiques. De Sergueï Einsenstein à Ellem Klimov, Mosfilm a connu son apogée sous l'ère soviétique. Aujourd'hui, sa vraie fierté, c'est son immense village reconstitué. Rues pavées, églises, ruines, ce gigantesque décors en plein air est interchangeable. Berlin, Tokyo, Londres, les bâtiments changent au gré des réalisateurs.



Ci-dessus : « Old Moscou », une ville grandeur nature.

À droite : Le fameux logo de Mosfilm est une sculpture de Vera Moukhina, L'Ouvrier et la Kolkhoziennne.

À gauche : quelques masques sont exposés dans le musée de Mosfilm.





Masterskaya, alternatif et engagé

Haut lieu de la jeunesse bohème, le café Masterskaya revendique sa différence et son engagement dans le milieu de la nuit moscovite.

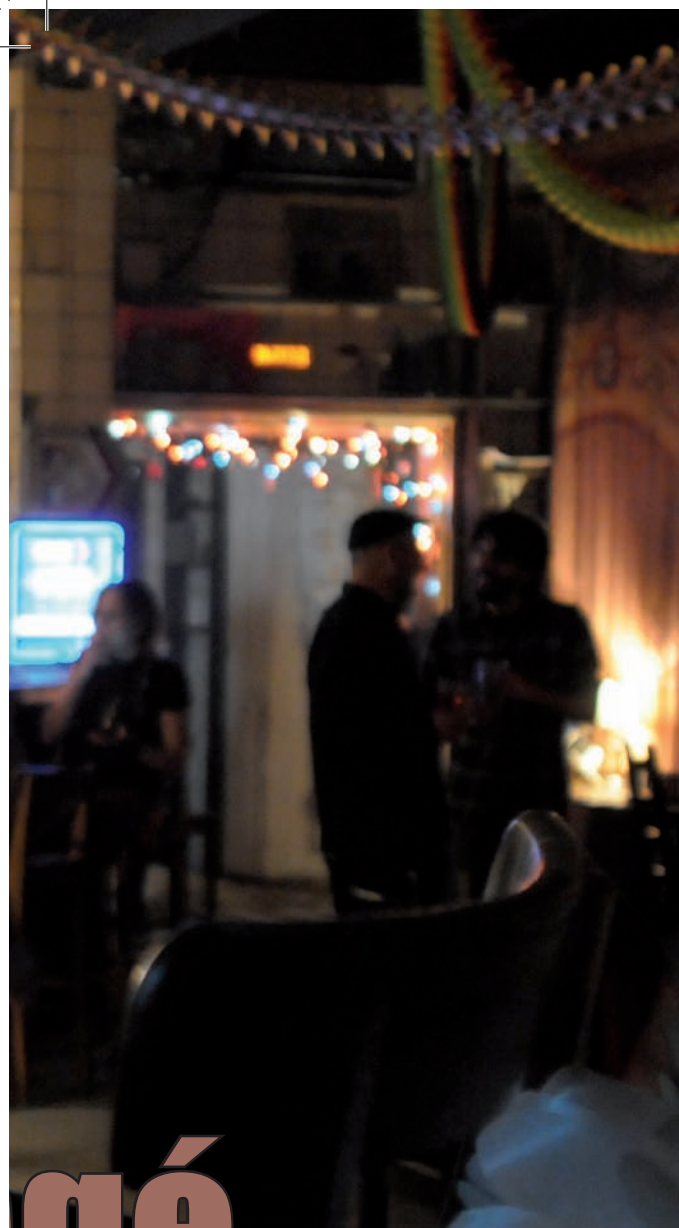
ADRIEN MAILLARD

Profs, humanitaires, journalistes, étudiants, les habitués du Club Masterskaya se souviennent de cette journée de décembre, en pleines manifestations anti-Poutine. « *Des flics sont venus à un meeting organisé dans le bar, se souvient Dimitri "Mitya" Zolotov, adjoint du gérant. Ils voulaient interpeller un type mais ils ont fini par repartir, nous ne faisons rien d'illégal.* » Lors des troubles qui ont suivi les élections législatives, les salles du bar ont accueilli des meetings et des réunions d'opposants. Preuve qu'au Masterskaya, qui héberge un club concert-dj, un théâtre et un salon de thé, la politique est aussi la bienvenue. Les portes du club s'ouvrent à deux pas du Kremlin, au rez-de-chaussée d'une cour d'immeubles massifs à l'architecture soviétique. Sitôt passé l'entrée, l'ambiance de début de soirée hivernale devient duveteuse. Au premier étage, une salle

de concert joliment décorée à l'ancienne, tout de bois et papier peint vieilli. Un disque de bossa nova tourne, bientôt remplacé par le classique "You really got me" des Kinks. Des musiciens installent une petite scène au milieu de la pièce. Parmi eux, Simon, un Camerounais qui vit depuis deux ans à Moscou. Loin des préjugés de la société russe sur les gens de couleur, le joueur de congas semble à l'aise entre ces murs « *qui dégagent beaucoup de chaleur* ».

« **RESTER UNDERGROUND** »

Ouvert depuis deux ans, le club est situé dans les murs d'anciens bains publics. Propriété d'un musicien juif, spécialisé dans les mélodies "rétro soviétiques". « *Il n'y pas de sélection à l'entrée, c'est un lieu ouvert à tous les publics et tous les artistes, explique Mitya. N'importe qui peut se présenter avec un recueil pour une soirée poésie*



gé

Dj, poésie, théâtre, le Masterskaya accueille de nombreuses soirées culturelles.

ou une maquette de musicien ou dj pour un concert ». Alexei, est un adepte des soirées jeux de société du mardi soir : « C'est un lieu d'échanges et de discussions, je me sens comme à la maison », indique le jeune ingénieur du son.

L'Atelier est une alternative aux boîtes hors de prix pour jeunes dorées dans le centre de Moscou. « Nous essayons de rester underground, estime Mitya, beaucoup d'établissements culturels ont émergé à Moscou. À la base alternatifs, ils ont dérivé vers le chic avec la bénédiction et les aides de l'État. »

Underground le Masterskaya ? Le jeune gérant exagère quelque peu. Avec sa décoration travaillée, son espace restaurant et sa dizaine de serveurs, le lieu aurait en France l'étiquette de "bar bobo". Qu'importe, puisque les bières restent moins chères que dans la plupart des clubs de Moscou, et l'ambiance bien différente.



À l'école du Bolchoï

Cinq à six heures par jour, six jours par semaine, l'École du Bolchoï forme l'élite des compagnies de danse du monde entier. Axelle et Juliette*, deux Françaises, racontent comment elles ont réalisé leur rêve.

**ÉDOUARD BONNAMOUR
ET BLANDINE HUGONNET**

Comment êtes-vous arrivées à l'école du Bolchoï ?

A : Après mon bac, j'ai envoyé mes dossiers pour l'université et une vidéo de danse au Bolchoï. Quelque temps après j'ai reçu une lettre m'annonçant que j'étais attendue pour le 1^{er} septembre à Moscou !

J : J'étais à Moscou pour les vacances. Mon professeur de danse voulait que je passe une audition au Bolchoï pour voir mon niveau. Je n'avais même pas 12 ans.

Y a-t-il beaucoup de compétition ?

J : Moralement c'est dur. Malgré la fatigue et le manque de motivation, on ne peut pas se reposer trop longtemps. Quand je suis arrivée à l'école, nous étions 18 danseurs dans ma promo. Aujourd'hui, nous ne sommes plus que 8.

A : Au niveau médical par exemple, certaines filles n'osent pas toujours dire qu'elles ont mal quelque part. Se faire mal signifie un arrêt total de l'entraînement et une perte de la force musculaire.

Qu'est ce qu'une bonne danseuse ?

J : Elle a un fort caractère. La danse ce n'est pas que des pointes, c'est un vrai rôle dont il faut saisir toutes les nuances.

A : Elle donne quelque chose sur scène. Elle transmet un message au-delà de la technique par l'émotion en réécrivant la musique par les mouvements.

Et comment vous voyez-vous dans l'avenir ?

J : Un saut dans le grand vide ! Notre rêve c'est de devenir étoile. On a fait l'école du Bolchoï pour pouvoir faire une carrière que d'autres n'auront pas forcément.

A : C'est super d'être corps de ballet, mais si on travaille si dur c'est surtout pour briller sur le devant de la scène !

*les prénoms ont été modifiés.



ДУБЛЬ 2

UN TRÈS GRAND MERCI A
l'EJT, les soutiens Ulule, le
Nouvel Obs, Denis Eckert, Sonia
Efimova, Elena Servettaz, Anya
Stroganova, Eugène Ivanov,
Amandine Regamey, Tohir
Kalandarov, Daniel Ekat, Sergey
Kalenika, Stepan Brandt,
Ronan Evain, Mikael Levacher,
Katia Melihova, Marina
Borisova, Ilya Krylov, Svetlana
Vorontsova, Olga Romaskevich,
Dimitry Kondraslov, Evgeniya
Burimskaya, Pavel, Tatiana et
tous les autres...